



**HAL**  
open science

## “ Individu et communauté ”. Éprouver la distance

Christabelle Thouin-Dieuaide

► **To cite this version:**

Christabelle Thouin-Dieuaide. “ Individu et communauté ”. Éprouver la distance. Loxias, 2024, Autour des programmes des concours 2024-2025, 87. Autour des programmes des concours 2024-2025. hal-04924492

**HAL Id: hal-04924492**

**<https://hal.science/hal-04924492v1>**

Submitted on 31 Jan 2025

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

## « Individu et communauté ». Éprouver la distance

ChristabelleThouin-Dieuaide

**Résumé :** L'objet de notre article est de mettre le thème au programme des CPGE scientifiques session 2025 « Individu et communauté » à l'épreuve de la notion de distance. Comment le proche et le lointain peuvent-ils permettre de réfléchir à l'individu (ou aux individus), à la communauté (ou aux communautés), aux relations entre le singulier et le collectif ? La lecture des œuvres d'Eschyle, de Spinoza et de Wharton au programme des concours peut s'éclairer d'une lumière nouvelle en questionnant les lieux, les déplacements, les places occupées ou rêvées, la notion d'étranger et de double, la proximité familiale ou sociale et enfin, aussi, la distance à l'œuvre dans l'écriture.

**Mots clés :** distance, individu, communauté, CPGE.

**Abstract :** The purpose of this article is to explore the theme "Individual and Community," as featured in the 2025 curriculum for scientific CPGE (Preparatory Classes) through the lens of the notion of Distance. How can the concepts of nearness and remoteness help us examine the individual (or individuals), the community (or communities), and the relationships between the singular and the collective? Analyzing the works of Aeschylus, Spinoza, and Wharton as included in the examination syllabus, allows us to shed a new light on a variety of issues. We can thereby question the very ideas of place, movement, occupied or imagined positions, along with those of foreignness and the double, family or social proximity, and ultimately, the role of Distance in the act of writing itself<sup>1</sup>.

**Keywords:** distance, individual, community, CPGE.

Comment la notion de distance permet-elle de réfléchir avec profit au thème au programme des CPGE scientifiques « Individu et communauté » ? Les deux mots, les deux termes – dans le sens de « limites » aussi – de l'intitulé programmatique amènent alternativement, mais aussi conjointement, aux idées de proximité et d'éloignement quand on les considère sur les plans de l'étymologie et de la définition. L'individu, du latin *individuum*, est un mot qui semble exclure, *a priori*, la notion de distance puisque ce qui est indivisible, par définition, est ce qui ne peut être séparé, et donc éloigné. Tout au contraire, la communauté (*com-munitas*) qui engage une dette (*munus*)<sup>2</sup>, une réciprocité du don/contre-don<sup>3</sup> implique une proximité nécessaire et ce faisant reconnaît une distance, mais jusqu'où ? Quels sont les termes, les bornes, les limites de l'écart entre les individus qui feraient partie d'une communauté ? Enfin les deux mots du syntagme, « Individu et communauté », étant reliés par une conjonction qui invite à s'interroger sur les rapports – qu'ils soient d'inclusion ou d'exclusion – entre le singulier et la pluralité, la notion de distance semble s'imposer. La lecture des œuvres au programme<sup>4</sup>, à cette lumière, peut s'avérer féconde.

\*\*\*

Le choix que nous faisons – pour imparfait qu'il apparaîtra dans le cadre nécessairement limité de cet article – nous semble intéressant pour aborder les œuvres sous des angles sans doute plus littéraires que philosophiques. Notre méthode, ou plutôt notre cheminement, nous amènera d'abord à réfléchir à la question des lieux sous l'angle des emplacements mais aussi des

---

<sup>1</sup> Je remercie Sophie Bell pour la traduction du résumé et pour sa relecture de l'article.

<sup>2</sup> Voir Claude Jacquier, « Qu'est-ce qu'une communauté ? En quoi cette notion peut-elle être utile aujourd'hui ? », *Vie sociale*, n° 2(2), pp. 33-48, 2011, <https://doi.org/10.3917/vsoc.112.0033>.

<sup>3</sup> Voir Robert Esposito, *Communitas. Origine et destin de la communauté*, préface de Jean-Luc Nancy, traduction de Nadine Le Lirzin, Paris, PUF, « Les essais du collège international de philosophie », 2000. Je remercie Olivier Moroni de m'avoir fait découvrir cet ouvrage. La thèse d'Esposito est que la communauté est moins une propriété, une appropriation du commun qu'un manque, une obligation envers l'autre.

<sup>4</sup> Eschyle, *Les Suppliants* et *Les Sept contre Thèbes*, in *Tragédies complètes*, préface de Pierre Vidal-Naquet, traduction Paul Mazon, Paris, Folio classique, 1982 ; Spinoza, *Traité théologico-politique* (préface et chap. XVI à XX), édition de Maxime Rovère, traduction Charles Appuhn, Paris, GF, 2024 ; Wharton, *Le Temps de l'innocence*, présentation de Diane de Margerie, traduction Madeleine Taillandier, dossier de Virginia Ricard, Paris, GF, 2024. Toutes les références à ces œuvres renvoient aux éditions ici mentionnées.

déplacements pour examiner comment la distance apparaît et travaille les notions de communauté et/ou d'individu. Cette première réflexion nous conduira à la notion de place et à ses différents sens possibles tels qu'ils permettront d'envisager la question de la démesure, celle-ci consistant précisément à ne pas (savoir) rester à sa place et à envisager le plus de distance possible avec l'autre, processus d'éloignement apparaissant dans les quatre œuvres. À rebours de cet éloignement, et en examinant l'autre terme qu'induit la distance, nous nous pencherons sur l'idée de proximité voire d'union. Est-elle si désirable ? Dans quelle mesure permet-elle de faire communauté ? Enfin, le dernier point de notre réflexion étudiera justement la prise de distance nécessaire à l'acte d'écrire, et permettra d'envisager – très modestement – des questions de poétique, notamment le procédé d'écriture de mise à distance qu'est l'ironie.

\*\*\*

### *Lieux, emplacements et déplacements.*

À l'intérieur de la fiction, l'idée de distance permet de s'intéresser aux lieux, aux espaces, aux déplacements ou, au contraire, aux postures statiques, bref à toute une géographie qui n'a de cesse, aussi, de se lire figurément. Trois des quatre œuvres proposent dès leur début un lien significatif avec l'espace. L'action des *Sept contre Thèbes* se déroule à l'intérieur de la ville de Thèbes assiégée, et c'est ce lieu spécifique, riche d'une histoire mythique sans cesse rappelée au cours de la pièce par des expressions comme « Peuple de Cadmos<sup>5</sup> » ou encore « Fils du Sillon<sup>6</sup> » qui constitue un ancrage déterminant à partir duquel l'extériorité, l'extranéité, toujours négatives, vont se constituer. L'incipit du roman de Wharton se déroule « à l'Académie de musique de New York », où une représentation de *Faust* est donnée, lieu qui est immédiatement envisagé en comparaison avec le nouvel Opéra en construction « bien au loin dans la ville, plus haut même que la Quarantième Rue<sup>7</sup> ». Deux mondes se trouvent d'emblée confrontés, polarisés par leur situation géographique dans la ville. Mais le nouveau New York ne sera qu'une ombre dans le roman tandis que c'est le vieux New York qui est l'objet d'une satire subtile et sans concession. Enfin, dans la pièce d'Eschyle, *Les Suppliantes*, les Danaïdes viennent tout juste d'accoster en Argolide après un voyage qui les a heureusement éloignées de la terre d'Égypte. La didascalie initiale de la tragédie indique un décor minimaliste et non déterminé, la présence d'un tertre portant un autel et des statues de dieux. C'est en fait la parole théâtrale qui va configurer l'espace du lieu de l'action de la pièce d'Eschyle. Les premiers mots du coryphée sont là pour rappeler la distance parcourue, et l'origine de ces femmes, de « cette troupe vagabonde, dont la nef est partie des bouches au sable fin du Nil<sup>8</sup> ». Les Danaïdes se tiennent donc à distance de la ville d'Argos où elles espèrent être accueillies. Elles viennent de débarquer, elles attendent sur le rivage. Ces femmes occupent un espace qui n'est ni hostile, ni accueillant, mais qui devient un lieu d'exposition, de révélation, de délibération et de tension, avec l'arrivée successive des deux personnages que sont le roi Pélasgos et le héraut de l'armée égyptienne. Le roi, d'abord, s'étonne de la présence de ces femmes, de « cette troupe à l'accoutrement si peu grec, fastueusement parée de robes et de bandeaux barbares<sup>9</sup> ». La présence de ces femmes richement parées – ce sont des princesses – sans tuteur masculin est étrange pour Pélasgos qui évoque l'absence de héraut, de proxène, de guide en somme<sup>10</sup> – sans remarquer la présence de Danaos – et c'est d'ailleurs avec le coryphée – et non avec le père des Danaïdes – que le dialogue s'engage. Devant la crainte des femmes, c'est d'abord Pélasgos qui

---

<sup>5</sup> Eschyle, *Les Sept contre Thèbes*, p. 143. On trouve aussi « le peuple issu de Cadmos », p. 152, « la ville de Cadmos » p. 144, 146, « une ville fondée par Cadmos » p. 145, « la cité cadméeenne » p. 159, et dans la fin ajoutée au texte d'Eschyle « pays cadméeen » p. 174, « pouvoir cadméeen » p. 175, « la ville des Cadméeens » p. 176.

<sup>6</sup> Eschyle, *Les Sept contre Thèbes* ; ainsi sont désignés Astacos (p. 155) et Mégareus (p. 157) en référence au mythe de la fondation de Thèbes.

<sup>7</sup> Wharton, *Le Temps de l'innocence*, p. 21.

<sup>8</sup> Eschyle, *Les Danaïdes*, p. 51.

<sup>9</sup> Eschyle, *Les Danaïdes*, p. 59.

<sup>10</sup> Eschyle, *Les Danaïdes*, p. 59.

décline son identité. Au terme de sa présentation, il engage les femmes à se présenter à leur tour : « Déclare-moi ta race<sup>11</sup> » lance-t-il au coryphée. Avant même de connaître la raison de la venue de ces femmes, il importe de savoir qui elles sont. Les Danaïdes sont alors qualifiées d'« étrangères » alors même que le coryphée vient de signaler leur identité argienne<sup>12</sup>. La distance entre les deux peuples – celui des Argiens par l'intermédiaire de son roi, et celui des Danaïdes par l'intermédiaire du coryphée – se réduit d'un degré puisque de barbares<sup>13</sup>, elles deviennent des étrangères. Le roi poursuit, profondément étonné de ce qu'il entend : « Votre langage, *étrangères*, semble incroyable à mes oreilles : d'où vous viendrait telle origine ?<sup>14</sup> » le roi ne démord pas immédiatement de ce qu'il voit et émet plusieurs hypothèses : ces femmes seraient-elles des Libyennes ? des Chypriotes ? des Indiennes nomades ? des Amazones<sup>15</sup> ? en se fondant sur leur apparence. Tout semble indiquer pour lui qu'elles sont bien des barbares malgré l'affirmation du coryphée. On le sait, tout l'enjeu pour les Danaïdes va consister à faire reconnaître leur identité argienne – et non barbare ni étrangère – à Pélasgos pour obtenir sa protection contre les Égyptiades qui les poursuivent. L'armée égyptienne est encore à bonne distance mais le temps est compté.

Qualifier un individu d'étranger est une manière de le mettre à distance comme le montre le roman de Wharton. Mais qu'est-ce qu'un étranger ? Le roman joue de la définition, de la perception qu'elle implique et du renversement du point de vue. Ainsi, le personnage de M. Rivière rencontré par Archer à Londres d'abord, à New York ensuite, est incontestablement un étranger : le précepteur, français, est d'une autre nationalité. Mais s'il fait l'objet d'une méfiance, c'est en raison de son statut de précepteur (pour May qui éprouve bien, malgré ce qu'en dit Archer, un mépris de classe à son égard<sup>16</sup>) ou de sa fonction de messenger du Comte Olenski (pour Archer). Rivière est en réalité assez proche de Newland, car c'est un homme cultivé, qui a de la conversation et qui a fréquenté, à Paris, des auteurs que Newland lit (comme les frères Goncourt). Beaufort, lui, n'est qualifié d'étranger qu'au moment de sa ruine. « Il y avait un certain plaisir à se rappeler que Beaufort était un étranger<sup>17</sup>. » Le personnage, un nouveau riche d'origine anglaise, suscite des réserves, une certaine méfiance dans la communauté du vieux New York. Pourtant on le fréquente, on l'invite et on se rend chez lui, à New York (épisode du bal au chapitre 2) ou à Newport (la réunion annuelle du Tir à l'arc au chapitre 21). Sa fonction de banquier est évidemment un atout pour son intégration dans la communauté. Le roman rappelle, paradoxalement par l'intermédiaire de la très conservatrice Mrs Archer, l'origine de la communauté : des migrants européens, de simples commerçants d'ailleurs<sup>18</sup>. Les Van der Luyden, figures tutélaires de ce petit monde, qui sont à peu près les seuls à pouvoir se targuer d'une origine aristocratique, ont un nom qui indique clairement leur origine étrangère et le statut de *Patroon* sonne également comme un rappel de l'histoire des émigrants, des colons et de leur domination<sup>19</sup>. En revanche, la comtesse Olenska, qui est

---

<sup>11</sup> Eschyle, *Les Danaïdes*, p. 60.

<sup>12</sup> Le coryphée : « je parlerai net et bref. Nous nous honorons d'être de race argienne », Eschyle, *Les Danaïdes*, p. 60.

<sup>13</sup> Michel Dubuisson, « Barbares et barbarie dans le monde gréco-romain », *L'Antiquité classique*, tome 70, 2001, p. 1-16 ; doi : <https://doi.org/10.3406/antiq.2001.2448>.

<sup>14</sup> Eschyle, *Les Danaïdes*, p. 60. Nous soulignons.

<sup>15</sup> La pièce d'Eschyle, *Prométhée enchaîné* (p. 189-223 de l'édition au programme) raconte plus longuement les errances de Io et mentionne le séjour de la prêtresse pourchassée par Zeus chez les Amazones.

<sup>16</sup> « Archer comprit qu'elle était humiliée d'avoir été invitée pour rencontrer un pasteur et un précepteur français [pourquoi indiquer « français » ?]. Non que ce fût chez elle affaire de snobisme, mais l'orgueil du vieux New York [on voit ici à quel point May joue le rôle du coryphée] exigeait les plus grands égards à l'étranger. Si les parents de May avaient reçu les Carfry dans la Cinquième Avenue, ils leur auraient offert des convives présentables [c'est-à-dire ni un pasteur, ni un précepteur] », *Le Temps de l'innocence*, p. 204.

<sup>17</sup> Wharton, *Le Temps de l'innocence*, p. 262.

<sup>18</sup> Wharton, *Le Temps de l'innocence*, p. 66.

<sup>19</sup> Wharton, *Le Temps de l'innocence*, p. 65, 105, 143.

américaine, mais qui n'a pas remis les pieds à New York depuis ses dix-huit ans et qui s'est mariée à un comte polonais, est qualifiée d'étrangère. Sa nationalité est rappelée par Rivière lors de l'échange avec Archer et ce rappel peut susciter d'ailleurs, chez le lecteur, une certaine surprise, en effet si Ellen est bien américaine, le lecteur avait eu quelque tendance à l'oublier tant l'insistance sur les ruptures, les discordances, les mises à distance dont le personnage fait l'objet sont les fils directeurs du roman. Mrs Welland observe qu'elle est « complètement européanisée<sup>20</sup> », soulignant le phénomène de déculturation à l'œuvre chez Ellen (quand Beaufort est, à l'inverse, la preuve d'une acculturation possible, néanmoins éphémère donc superficielle). La durée de son expatriation ne suffit pas à expliquer ce qualificatif. En effet, ce qui est reproché à Ellen, c'est de ne pas agir conformément aux usages du monde qu'elle a quitté quand elle était jeune encore. Cet anticonformisme, cette liberté qui vont s'exercer autant dans son attitude que dans sa parole lui confèrent, en réalité, son identité d'étrangère. Le roman raconte le processus tragique de l'ostracisme qui vient frapper Ellen, petit à petit rejetée de la société du vieux New York, surtout en tant que femme qui n'aura pas su rester à la place que la bonne société lui assigne. Symptomatiques de ce déplacement sont les déménagements successifs d'Ellen qui est aussi un personnage erratique. À New York, après s'être installée dans un quartier bohème et non dans la très conventionnelle Cinquième Avenue, elle change d'appartement (Beaufort lui en trouve un nouveau) et ne va cesser d'être dans une mobilité permanente ; après le mariage de Newland, elle s'installe à Washington puis retourne en Europe et on peut recenser en tout, dans le roman, une dizaine de lieux où elle habite ou séjourne. Ces continus déplacements qui insistent sur l'errance du personnage, une victime de la part de sa communauté qui la pousse sans arrêt à changer de place, sont significatifs de ce que cette communauté lui reproche : ne pas tenir sa place. La vieille Catherine, d'abord adjuvant du personnage puis opposant – et opposant cruel puisque c'est elle qui décide de pousser Ellen dans ses retranchements, dans le besoin, pour que celle-ci n'ait ensuite pas d'autres choix que de retourner auprès de son mari – est en revanche bien fixée à une place, à sa place. Son obésité qui lui interdit tout déplacement (elle doit renoncer à sortir et même à assister au mariage de May<sup>21</sup>) est symbolique de l'ancrage dans le lieu. Catherine a pu donner l'impression au début du roman d'une certaine originalité et donc d'une certaine proximité avec Ellen mais, en réalité, il n'en est rien, elle exerce un pouvoir autoritaire non seulement sur Ellen mais aussi sur les autres membres de sa famille.

### *Être proche : une illusion (d'optique) ?*

La proximité entre individus, en tant que moyen de faire communauté, peut sembler désirable. Dans le *Traité théologico-politique*, Spinoza souligne avec des questions rhétoriques l'évidence de la force de la proximité :

Qui voudrait violer en effet le droit sacré de ses consanguins ? Que vouloir de mieux que de nourrir ses consanguins, ses frères, ses parents, par piété religieuse ? que d'être instruits par eux de l'interprétation de lois ? que d'attendre d'eux enfin les réponses divines ?<sup>22</sup>

Rappelant les dissensions entre les tribus hébraïques, il insiste sur la nécessité de rester soudés et de ne pas élever dans la société un groupe plus haut que l'autre, en effet « par ce procédé toutes les tribus fussent restées beaucoup plus étroitement unies entre elles ; je veux dire si elles avaient eu un droit pareil d'administrer les choses sacrées<sup>23</sup> ». Spinoza insiste d'ailleurs sur l'importance de la « concorde », mot dont l'étymologie nous rappelle l'unité corporelle, physique qu'il exprime :

Que la ville d'Amsterdam nous soit en exemple, cette ville qui, avec un si grand profit

<sup>20</sup> Wharton, *Le Temps de l'innocence*, p. 155.

<sup>21</sup> On notera toutefois qu'elle peut se rendre (mais comment ?) à Newport dans sa maison de campagne (chap. 21).

<sup>22</sup> Spinoza, *Traité théologico-politique*, pp. 136-137.

<sup>23</sup> Spinoza, *Traité théologico-politique*, p. 137.

pour elle-même et à l'admiration de toutes les nations, a goûté les fruits de cette liberté ; dans cette république très florissante, dans cette ville très éminente, des hommes de toutes nations et de toutes sectes vivent *dans la plus parfaite concorde*<sup>24</sup>.

Le lecteur, qui tient entre les mains un ouvrage publié anonymement en 1670 – **puisque l'auteur** renonce à publier de son vivant l'*Éthique* –, peut s'étonner d'une louange aussi ferme et aussi radicale. Amsterdam serait donc le lieu de la concorde et d'une vie en communauté tout à fait harmonieuse de même qu'Argos, dans *Les Suppliantes*, devient, par le vote unanime de son peuple, le lieu de l'accueil et de l'intégration de celles dont on a reconnu la légitimité de la demande d'asile.

Le problème de la proximité se joue peut-être au niveau de l'échelle envisagée, une proximité étant toujours plus difficile quand il y a multitude. Le couple, en revanche, conjugal ou fraternel, illustre souvent dans le roman de Wharton une proximité radicale. Ainsi, au début du récit, May et Newland se comprennent parfaitement sans avoir besoin de se parler. Ils forment un couple très uni qui pense et réagit à l'unisson, à l'image des Van der Luyden<sup>25</sup>. Dans la relation triangulaire qui s'établit entre May, Archer et Ellen, on constate que si la communication, la communion même est évidente entre May et Archer<sup>26</sup>, Ellen choque souvent Newland par ses propos inattendus. Le récit met donc l'accent sur la grande distance qui sépare ces deux personnages tout en mettant en avant la fissure qui se crée dans la relation amoureuse entre May et Newland qui pouvait sembler solide. Lorsque Newland rend visite à Ellen chez elle et n'en parle pas à May, il instaure par le non-dit (par le mensonge) un hiatus dans leur relation si harmonieuse<sup>27</sup>. Le roman de Wharton va précisément raconter l'histoire d'une fracture qui va s'ouvrir dans la douleur jusqu'à un colmatage de surface. Si l'entente des jeunes gens peut paraître assez idyllique, le lecteur est frappé par des effets d'entente radicaux beaucoup plus troublants. Ainsi Mrs Archer et sa fille Janey sont-elles décrites par Newland sous un angle relativement inquiétant puisque c'est le jeune homme lui-même qui souligne le mimétisme généré par le vivre ensemble et qui semble affecter non seulement les points de vue mais aussi l'aspect physique des personnages. Qu'une mère et sa fille se ressemblent n'est guère surprenant mais la constatation de Newland implique autre chose qu'un simple atavisme.

L'habitude de vivre ensemble dans une étroite intimité leur avait donné le même vocabulaire, l'habitude de commencer leurs phrases par « Maman trouve », ou « Janey est d'avis », selon que l'une ou l'autre désirait émettre une opinion personnelle.<sup>28</sup>

Plus tôt dans le récit, un constat de similarité, de mimétisme voire de gémellité a été porté sur le couple des Van der Luyden :

Le mari et la femme étaient si parfaitement semblables qu'Archer se demandait comment, après quarante ans d'intimité conjugale, ces deux êtres pouvaient se dissocier suffisamment pour être jamais d'un avis différent<sup>29</sup>.

La ressemblance est aussi physique : « Grand, maigre, cinglé dans sa redingote gris fer, il avait le même nez droit que sa femme, les mêmes cheveux décolorés, la même expression d'amabilité glacée<sup>30</sup>. » Seule la couleur de leurs yeux diffère. Les Carfry<sup>31</sup>, les Emerson Stillerton sont

---

<sup>24</sup> Spinoza, *Traité théologico-politique*, p. 203-204. Nous soulignons.

<sup>25</sup> Lorsque Mrs Archer et Newland exposent l'affront que constituent les désistements successifs des familles au banquet donné en l'honneur d'Ellen (chap. 7).

<sup>26</sup> Néanmoins, le couple, en adoptant cette compréhension silencieuse, sera requalifié par Dallas, à la fin du roman, en « duo de sourds-muets », p. 314.

<sup>27</sup> Les mensonges de Newland à May (par exemple au sujet de son voyage à Washington) sont des signes évidents d'éloignement des deux personnages, de même ce que cache May à Newland, dans la deuxième partie du roman, après leur mariage, au sujet des décisions de sa famille sur la situation d'Ellen (voir par exemple, p. 243 ou 249).

<sup>28</sup> Wharton, *Le Temps de l'innocence*, p. 52.

<sup>29</sup> Wharton, *Le Temps de l'innocence*, p. 69.

<sup>30</sup> Wharton, *Le Temps de l'innocence*, p. 70.

<sup>31</sup> Il existe une troublante ressemblance entre les Carfry et les sœurs Alan du roman d'E. M. Forster *Avec vue sur l'Arno* (*A Room With a View*, 1908), de même que la ressemblance entre Cecil Wyse et Newland Archer est

également des couples très unis et dont la parfaite union ne cesse de se heurter au couple May-Newland, voire à la solitude de Newland ; car le mariage d'Archer a eu cet effet paradoxal de l'enfermer dans la solitude, et même dans une solitude morbide. La proximité apparaît donc ambivalente dans le roman de Wharton. À l'inverse de ces couples unis, les jumeaux, fils d'Œdipe<sup>32</sup> se livrent une guerre fratricide, mais cette lutte est présentée comme sacrilège. Pourtant les deux frères finissent par être unis mais c'est la mort qui va les rassembler : « Dans la terre trempée de leur sang, leurs vies se sont mélangées : cette fois, ils sont bien de même sang !<sup>33</sup> » Dans *Les Suppliantes*, le couple conjugal fait l'objet d'un refus absolu de la part des Danaïdes non seulement en raison de l'interdit de l'inceste mais aussi de leur haine des hommes<sup>34</sup>. Enfin, on pourrait évoquer une proximité particulière qui n'est d'ailleurs pas si éloignée des tragédies d'Eschyle. Le régime théocratique que décrit Spinoza en s'appuyant sur les textes bibliques implique nécessairement une proximité avec Dieu : elle était effective du temps de Moïse, le patriarche ayant eu des relations privilégiées avec Yahvé. Ainsi les Hébreux ont-ils pu conclure un pacte avec lui mais Spinoza fait remarquer que les temps ont changé et que Dieu n'est plus accessible comme il l'a lui-même signifié : « Or Dieu a révélé par les Apôtres que son pacte n'était plus écrit avec de l'encre, ni sur des tables de pierre, mais dans le cœur et l'esprit de Dieu<sup>35</sup>. » Le pacte n'est donc plus possible, les hommes doivent adopter de nouvelles pratiques et se résoudre à des solutions tout humaines sans déborder de leur capacité, sans manquer à la raison.

*Critique de la démesure. Quand la distance se fait excès.*

La préface du *Traité théologico-politique* s'ouvre sur une réflexion qui souligne l'inclination de l'âme humaine à se gonfler de démesure, la propension des hommes à être orgueilleux, Spinoza évoque « leur désir sans mesure des biens incertains de la fortune » et le premier constat très critique du philosophe se termine sur l'observation amère que l'âme « à ses moments d'assurance [...] se remplit de jactance et s'enfle d'orgueil<sup>36</sup> ». Dans son propos introductif, Spinoza dénonce aussi déjà, avant d'y revenir au chapitre XVII, les abus et la corruption financière des ministres du culte et il montre comment l'orgueil et l'avidité ont corrompu ces hommes : « Dès que cet abus a commencé dans l'Église en effet, un appétit sans mesure d'exercer les fonctions sacerdotales a pénétré dans le cœur des plus méchants, l'amour de propager la foi en Dieu a fait place à une ambition et à une avidité sordides<sup>37</sup>. » La critique se poursuit un peu plus loin : « Certes, s'ils possédaient seulement une étincelle de la lumière divine, ils ne seraient pas si orgueilleux dans leur déraison<sup>38</sup>. »

Et pourtant, c'est bien souvent une attitude inverse que les individus adoptent. La démesure est la caractéristique des chefs argiens qui attaquent Thèbes dans la tragédie d'Eschyle, et dont le

---

saisissante dans la relation amoureuse que chacun des deux noue avec la jeune femme qu'il pense aimer, avec Lucy Honeychurch dans le roman de Forster, avec May Newland dans le roman de Wharton. Tous deux réduisent leur fiancée à un objet esthétique. On remarquera d'ailleurs que c'est le même acteur, Daniel Day-Lewis, qui interprète les deux rôles dans les adaptations cinématographiques des romans (*A Room With a View*, film de James Ivory sorti en 1986 et *The Age of Innocence*, film de Martin Scorsese sorti en 1993).

<sup>32</sup> La gémellité d'Étéocle et Polynice n'est pas mentionnée dans la pièce.

<sup>33</sup> Eschyle, *Les Sept contre Thèbes*, p. 172.

<sup>34</sup> Le cousin serait « le proche dissimulé sous le masque de l'étranger », Jean Alaux, « La caresse divine et le rapt masculin : représentations du féminin dans *Les Suppliantes* d'Eschyle », *L'Information littéraire*, n° 2, vol. 53, 2001, pp. 10-20, note 69 dans laquelle l'auteur établit un rapprochement convaincant avec le roman *Wuthering Heights* d'Emily Brontë concernant la relation entre Heathcliff et Catherine. L'article, par ailleurs, rappelle différentes interprétations du refus des Danaïdes, notamment celle de Sommerstein qui l'explique par une manipulation du père, Danaos.

<sup>35</sup> Spinoza, *Traité théologico-politique*, p. 145.

<sup>36</sup> Spinoza, *Traité théologico-politique*, p. 41.

<sup>37</sup> Spinoza, *Traité théologico-politique*, p. 50.

<sup>38</sup> Spinoza, *Traité théologico-politique*, p. 51-52.

portrait est brossé par le messager. Ils sont tous, sans exception, décrits comme des hommes qui outragent les dieux par leur comportement ou leurs discours enflés. À ces hommes pleins d'orgueil, Étéocle oppose des chefs « sans jactance » qui pratiquent la mesure, l'ordre, des hommes sans *hubris* et qui restent à leur place. La démesure affecte Polynice lui-même, comme son nom l'indique. L'hyperbole constitutive de son nom, « l'homme aux mille querelles », est significative du caractère excessivement belliqueux du frère d'Étéocle<sup>39</sup>. Si on ignore, dans la pièce d'Eschyle, les motifs exacts de l'attitude révoltée de Polynice, le choix dramaturgique du seul point de vue d'Étéocle et de Thèbes contribue à faire peser la responsabilité de la guerre sur Polynice. L'évocation de son nom, et de sa signification, s'assimile dès lors à une critique<sup>40</sup>. Les chefs argiens font preuve d'un orgueil tel qu'ils doivent être punis, car la distance qu'ils établissent dès lors entre leur propre personne et le reste des hommes est un crime qui blesse les dieux. On remarquera que c'est la même attitude qui caractérise les Égyptiens à la poursuite des Danaïdes. Ils sont en effet ainsi décrits par le chœur : « Orgueilleux, tout dévorants d'audace impie comme des chiens sans vergogne, ils sont sourds à la voix des dieux<sup>41</sup>. » Les fils d'Égyptos font preuve d'une « intolérable démesure » et Danaos leur prédit une fin tragique : « tout mortel qui méprise les dieux reçoit son châtement<sup>42</sup>. » Parallèlement, et dans un renversement étonnant, les Danaïdes sont condamnées, à la fin de la pièce, pour le même motif comme l'indique l'*exodos*. Pourtant Danaos a prévenu ses filles : « mettez la modestie plus haut que la vie<sup>43</sup> », ensuite les suivantes les ont exhortées à ne pas tomber dans l'excès que constitue pour une femme, à cette époque, le refus du mariage, mais les Danaïdes s'obstinent. C'est aussi ce qui se passe, d'une certaine manière, dans le roman de Wharton. Dans *Le Temps de l'innocence*, la mesure est un critère de civilité et de bienséance : « Mais nous vivons maintenant dans un mouvement vertigineux, dit Mr. Van der Luyden sur un ton mesuré<sup>44</sup>. » La phrase souligne l'écart entre l'excès d'un côté, excès d'un monde que les deux quasi-ermite Van der Luyden ont du mal à comprendre, et le ton adopté par le vieil aristocrate pour en faire le constat. Jamais un mot plus haut que l'autre, éviter les sujets désagréables qui pourraient susciter des dissensions, des désaccords, voilà les règles fondamentales du monde du vieux New York. En refusant de retourner auprès de son mari, Ellen fait preuve d'entêtement, d'orgueil aux yeux de sa famille. « Après tout, la place d'une jeune femme était sous le toit de son mari<sup>45</sup>. » La suite du propos, particulièrement misogyne, suggère, contre toutes les preuves apportées précédemment contre Olenski, qu'Ellen aurait commis des infidélités conjugales : « surtout quand elle l'avait quitté dans des circonstances que – hum ! – si on voulait y regarder de près...<sup>46</sup> ». Le mari retrouve une forme de légitimité simplement parce qu'il est le mari et qu'à ce titre, il domine tandis que la femme, même victime, est entachée du soupçon de culpabilité parce que femme précisément.

### *Un procédé d'écriture de mise à distance : l'ironie*

<sup>39</sup> Voir Alain Moreau, « Polynice le querelleur », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n° 3, octobre 1988, pp. 224-231.

<sup>40</sup> Même si le propos du messager laisse planer un doute. Décivant le bouclier de Polynice, il parle d'un « guerrier [...] conduit par une femme, guide au front serein. Et celle-ci se prétend la Justice, comme veulent l'indiquer les lettres placées près d'elle : “Et je ramènerai cet homme, pour qu'il recouvre sa ville et l'accès de sa demeure paternelle” » (p. 162). Mais Étéocle répond « nous saurons bientôt jusqu'où se réalisera son emblème, et, si, pour le ramener, il suffira de lettres d'or ciselées sur un bouclier, flux d'insolence d'un cœur en délire » (p. 163). Nous soulignons.

<sup>41</sup> Eschyle, *Les Danaïdes*, p. 77.

<sup>42</sup> Eschyle, *Les Danaïdes*, p. 76.

<sup>43</sup> Eschyle, *Les Danaïdes*, p. 85.

<sup>44</sup> Wharton, *Le Temps de l'innocence*, p. 70.

<sup>45</sup> Wharton, *Le Temps de l'innocence*, p. 250.

<sup>46</sup> Wharton, *Le Temps de l'innocence*, p. 250.

Avant de nous intéresser plus précisément au procédé de l'ironie<sup>47</sup>, il faut noter que l'acte d'écriture – qu'il produise un objet fictionnel ou théorique – est une mise à distance qui génère chez Spinoza deux mouvements contraires et en même temps complémentaires. En effet, Spinoza prône une « étude directe » du texte biblique « sans le secours d'aucune fiction humaine<sup>48</sup> ». Ce faisant, il inscrit l'histoire de Moïse dans l'Histoire, ce qui revient à la maintenir à distance, dans un passé lointain, sans rapport avec la société moderne, et à invalider la proposition qui consiste à envisager la théocratie comme un mode de gouvernement encore possible, un régime à établir, à envisager sérieusement. Spinoza le déclare une première fois dans sa préface : « j'ai compris que les lois révélées par Dieu à Moïse n'étaient autre chose que le droit propre à l'État des Hébreux et par suite que nul en dehors d'eux n'était obligé de les admettre<sup>49</sup> », une seconde fois au chapitre XVIII : « personne ne peut plus le prendre pour modèle et cela ne serait pas un dessein raisonnable<sup>50</sup> ». Autrement dit, l'écriture produit une mise à distance de l'objet rendant possible la critique, de manière plus ou moins explicite. Si la réflexion théorique de Spinoza, par sa dimension spéculative, est présentée de manière très méthodique, sérieuse, il n'en reste pas moins que l'ironie perce de temps en temps, lorsqu'il s'agit, par exemple, de fustiger ceux qu'il appelle « les détenteurs de la lumière divine<sup>51</sup> ». Le philosophe, par l'hyperbole, renverse l'arrogance, l'orgueil dont ces hommes – de pouvoir – font preuve.

Dans son roman qui peut se lire également comme une charge contre les dominations (bourgeoises), Wharton recourt très souvent à l'ironie, s'amuse des situations et se moque de ses personnages, notamment d'Archer. Deux exemples l'illustrent. Alors qu'Ellen a demandé à Newland de venir la voir, celui-ci part brusquement pour Saint-Augustin en Floride, lieu de villégiature de la famille Welland. Sûr de lui, de sa supériorité, Newland décide May à faire une promenade au cours de laquelle il se voit conforté dans le choix très convenable de sa belle et innocente épouse. Il demande ainsi à May de lui raconter ce qu'elle a fait depuis son arrivée, non par intérêt pour les activités de la jeune femme, mais simplement pour pouvoir penser tout à son aise tout en l'écoutant d'une oreille distraite : « En la faisant parler des choses simples et familières, il allait pouvoir suivre ses propres pensées<sup>52</sup> ». Le rapport de domination dans lequel Newland se conforte est habilement décrit par Wharton qui offre, dans la suite du chapitre, un renversement amusant. Newland, qui presse sa fiancée de convaincre ses parents d'avancer la date du mariage, se sent, brusquement, et de manière inattendue, en péril et l'échange avec May va brutalement projeter une ombre inquiétante sur le couple et participer à la création d'un « mystère-May » qui ne viendra se dissiper qu'à la fin, lors de la révélation de Dallas à son père<sup>53</sup>. Le coup de théâtre final que Diane de Margerie analyse très bien dans la présentation du récit (finement intitulée « L'ambiguïté de l'innocence dans Édith Wharton<sup>54</sup> ») doit en effet amener le lecteur à une relecture, ou à une reconfiguration mentale des éléments du récit car le lecteur se rend compte qu'il a été induit en erreur, involontairement, par Archer. Le point de vue narratif a joué son rôle à plein, il a embarqué le lecteur dans une vision subjective et trompeuse. Le récit avait pourtant disséminé des indices que la relecture effective ou mentale

<sup>47</sup> Voir Philippe Hamon, *L'Ironie littéraire. Essai sur les formes de l'écriture oblique*, Paris, Hachette Supérieur, 1996, notamment le quatrième chapitre intitulé « Topographies de l'ironie ».

<sup>48</sup> Spinoza, *Traité théologico-politique*, p. 53. Le rapport ambivalent de Spinoza à la fiction fait l'objet d'un très bel article d'Yves Citton, « Merveille littéraire et esprit scientifique : une sylphide spinoziste ? », *Fabula / Les colloques*, Fictions classiques (dir. Marc Escola, Jean-Paul Sermain, Camille Esmein), URL : <http://www.fabula.org/colloques/document145.php>, page consultée le 11 novembre 2024.

<sup>49</sup> Spinoza, *Traité théologico-politique*, pp. 54-55.

<sup>50</sup> Spinoza, *Traité théologico-politique*, p. 145.

<sup>51</sup> Spinoza, *Traité théologico-politique*, p. 51.

<sup>52</sup> Wharton, *Le Temps de l'innocence*, p. 153.

<sup>53</sup> Wharton, *Le Temps de l'innocence*, pp. 314-315.

<sup>54</sup> Dans l'édition au programme, p. 7 à 16.

permet alors de distinguer. L'autre exemple met en parallèle deux autres extraits du texte : le premier est issu du premier chapitre où la toilette d'Ellen à l'opéra est jugée « originale », adjectif dont la charge est péjorative ici<sup>55</sup>. Tout ce qui est différent, peu conforme aux conventions, rites, règles, lois, codes, dans ce monde hyper-normé est considéré avec suspicion. Mais le terme « original » est utilisé, plus loin, dans un tout autre contexte, et cette fois pour qualifier Archer. Le mot semble, à première vue, valorisant puisque May l'emploie « avec un regard d'admiration<sup>56</sup> ». Mais de quoi s'agit-il ? Archer a insisté pour faire avancer la date de leur mariage, voilà pourquoi le jeune homme est qualifié d' « original ». À l'issue de leur conversation, Archer déclare avec force : « mais ne pas faire comme tout le monde, c'est justement ce que je veux ! ». Le motif de la rébellion d'Archer suscite bien l'admiration de May mais son insignifiance est pointée avec ironie.

\*\*\*

Dans la question vaste, complexe et passionnante des liens entre « Individu et communauté », entre individu(s) et communauté(s) – pourrions-nous proposer –, la notion de distance (encore une fois envisagée comme terme renvoyant aussi bien au proche qu'au lointain) est essentielle. Au-delà des quelques éléments de réflexion proposés ici, de multiples questions étaient envisageables. L'une d'elles toutefois s'impose ici au moment de conclure, celle qui concerne la réception. La remarque est sans doute banale mais mérite d'être formulée tout de même : les quatre œuvres au programme frappent par leur modernité et par le sentiment donné à la lecture d'une absence de distance malgré les siècles. L'actualité théâtrale des *Suppliantes* en fournit une illustration. La pièce – qui parle d'exil, d'asile, de femmes en danger qui supplient qu'on les protège – n'a de cesse d'être jouée. Des représentations associant comédien·nes professionnel·les et migrant·es ont permis, ces dernières années, de souligner la dimension actuelle, en fait atemporelle de l'exil et de l'asile<sup>57</sup>. D'autre part, les récentes mises en scène des *Suppliants* de Jelinek, pièce d'inspiration eschyléenne, montrent bien les fractures entre les communautés – des migrant·es d'un côté, des européen·nes de l'autre – mais soulignent également un dialogue possible avec le public qui assiste aux représentations<sup>58</sup>. La réflexion politique suscitée par la pièce des *Suppliantes* d'Eschyle est d'ailleurs soulignée avec force par Olivier Py. « Une démocratie qui n'est pas capable d'accueillir l'étranger quand il est en péril, est-ce encore une démocratie ? » interroge le metteur en scène qui se présente comme « un homme de [s]on temps qui lit dans Eschyle des réponses aux questions qu'il se pose aujourd'hui<sup>59</sup> ».

Christabelle Thouin-Dieuaide est professeure en CPGE scientifiques aux lycées Edmond Perrier de Tulle et Georges Cabanis de Brive et membre du Laboratoire EHIC (EA 1087), Université de Limoges.

---

<sup>55</sup> Ellen dévoile trop sa poitrine. On notera à ce sujet que le roman montre bien à quel point le vêtement des femmes est sous contrôle masculin (ce qui évidemment n'empêche pas certaines femmes – Mrs Archer, Janey –, sous l'emprise du regard des hommes, de s'en faire les relais. Voir quelques exemples p. 155, 162, 190, 199).

<sup>56</sup> Wharton, *Le Temps de l'innocence*, p. 98.

<sup>57</sup> Par exemple, celle de Jean-Luc Bansard (Théâtre du Tiroir) en 2016. Qualifier ces problèmes d'atemporels n'a rien, dans notre esprit, d'une volonté d'affaiblir les drames qui ont lieu régulièrement, et en ce moment même, en Méditerranée.

<sup>58</sup> Nous renvoyons à l'article de Marie Birken qui est accompagné de photographies tout à fait intéressantes, « Mettre en scène la crise migratoire », *Trajectoires* [En ligne], 16 | 2023, mis en ligne le 13 mars 2023, consulté le 09 novembre 2024. URL : <http://journals.openedition.org/trajectoires/9061> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/trajectoires.9061>.

<sup>59</sup><https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/avignon-2015-fictions-en-public/les-suppliantes-d-eschyle-dans-une-adaptation-d-o-py-9763320>.